

de l'occupation anglaise, deux des nombreux éléphants attachés au service du train, l'un grand et âgé et l'autre tout jeune, se disputaient la possession d'un seau. Le plus grand des deux adversaires l'emporta. L'objet du litige lui échut. L'autre sembla d'abord accepter de bon cœur la victoire de son adversaire. Reprenant sa place derrière lui, il se mit, en marchant, à butiner le long des haies. Mais peu après, passant près de l'un des vastes puits dont l'armée tirait l'eau nécessaire à son approvisionnement, le vaincu resta un peu en arrière, prit subitement sa course, et, se ruant avec force sur son antagoniste, il combina si bien son choc qu'il le jeta dans le puits. Après quoi il parut heureux.

La saison était chaude et le gros éléphant se plaisait dans l'eau. Loin de montrer de la colère contre son jeune ennemi, il semblait lui être reconnaissant de sa perfidie. Il se douchait gaiement avec sa trompe, s'aspergeait en prenant ses ébats. "Tu as voulu le seau ? semblait avoir pensé le premier, eh bien ! tu ne t'en serviras pas et tu iras chercher l'eau toi-même !—Fort bien, disaient les manières du second, je ne demande pas autre chose, car il fait une chaleur insupportable." Tous deux étaient ainsi satisfaits. Mais qui ne l'était pas, c'était l'administration anglaise. L'eau était rare. Il fallait tirer l'animal du puits qui était l'une des plus importantes ressources de l'armée. D'abord les moyens employés ne parurent pas avoir l'approbation du baigneur. Il se trouvait très bien et ne souhaitait pas le moins du monde sortir de sa position, aussi laissa-t-il agir. Mais on n'avancait pas. Tout ce qu'on essayait échouait. Les travailleurs se demandaient s'il ne fallait pas renoncer à cette difficile entreprise.

Au bout de quelques jours, l'éléphant eut pitié d'eux.

Prenant l'une des fascines qui avaient été jetées à l'eau dans les tentatives d'extraction, il la mit sous son pied ; puis il en prit une autre et la mit sous un autre pied, et ainsi de suite, se faisant un sol nouveau des fascines ainsi accumulées sous lui, jusqu'à ce que, élevé à la hauteur voulue, il put sortir, mais à regret, de ce bain où il était si bien. Le travail avait duré quinze jours.

Cette curieuse manière de sortir d'une fosse a été utilisée depuis longtemps à Ceylan. L'éléphant y était souvent pris au moyen de trappes disposées à cet effet et dissimulées sous les herbes qu'il préfère. Mais le rusé pachyderme n'y tombait que grâce à un stratagème qui consistait à l'effrayer, au moment où il se trouvait sur les bords de la trappe. Au bout de quelque temps, quand la faim et la soif avaient amené l'animal à composition, les chasseurs lui jetaient de grands fagots de bois. Il les entassait sous ses pieds comme nous venons de le voir jusqu'à ce qu'il pût sortir de la fosse.

Dans le district d'Uva, le procédé est plus *fin de siècle*. Certains individus qu'on nomme panikias ont, comme seule arme, un mot, mais un mot magique, qui vient on ne sait d'où, que le père enseigne à son fils et celui-ci à ses enfants. Le panikia connaît l'éléphant, ses goûts, ses habitudes, ses repaires préférés ; il sait retrouver sa trace qu'il suit dans la jungle. En chasse, quand il l'a une fois reconnue il marche vers l'éléphant jusqu'à ce qu'il en soit proche ; alors il s'arrête, dit tout bas ce mot terrible, et, au même moment, fût-il à dix milles, l'animal est cloué sur place : il attend l'homme, qui est déjà son maître. Le panikia arrive, et à l'aide d'un fort lacet de lianes, capture la bête.

Par ces temps de pratiques mystérieuses on est presque tenté de voir là un cas de suggestion à distance. Après cela, c'est le plus sérieusement du monde que les villageois d'un village

par lequel je passais me vantèrent les mérites de leur panikia. Il croyait fermement lui-même à son pouvoir, et on pouvait reconnaître ses hautes capacités aux seuls mouvements de tête de ses admirateurs. Lui se faisait modeste, se contentant d'approuver d'un petit signe entendu.

L'indigène en général chasse peu l'éléphant : il est trop pauvre pour payer le droit au gouvernement, trop paresseux et trop craintif pour tendre des pièges. Le système employé plus au Nord de les capturer à la piste, avec un lien en lanières de peau de daim, a dû être ou est encore, répandu par quelque malin qui tient à garder le monopole de la forêt.

L'éléphant n'est réellement poursuivi que par le chasseur anglais qui ne vient souvent à Ceylan que dans ce seul but. Moyennant 10 roupies, environ 20 francs, le chasseur a droit à une bête "tuable" dans le mois. Passé ce délai, le permis est périmé, mais le chasseur peut prendre plusieurs permis pour autant de bêtes qu'il se sent la chance ou l'adresse de tuer. On chasse l'éléphant surtout pendant les mois les plus secs, en mars et août, sous la direction de traqueurs indigènes qui s'engagent dans les villes de la côte du Sud et de l'Est.

La chasse de beaucoup la plus intéressante, et aussi la plus dangereuse, est celle qui se fait par le rabattage, autrement dite le *kraal* ou *korral*. Elle demande une énorme mise en scène, une longue préparation. Une grande étendue de jungle, connue pour un repaire favori d'une troupe d'éléphants, est cernée par une armée de rabatteurs. Ils se placent à une distance suffisante les uns des autres pour que le gibier ne soit pas tenté de passer entre eux. On couche sur la place—car l'action dure plusieurs jours parfois—on avance lentement au milieu de toutes les difficultés que présentent ces forêts inextricables barrées dans tous les sens d'innombrables lianes qui s'entrecroisent, couvertes de brousses denses, mais enfin on avance sûrement. La direction donnée au troupeau qui marche devant, toujours poussé par les cris et les feux des hommes, est celle d'une vaste clairière, sorte de cul-de-sac solidement entouré de forts bambous reliés entre eux et dans lequel s'agite une foule d'indigènes et d'éléphants domestiqués montés par leurs *mahouts* ou conducteurs. Ce sont eux les véritables agents de la chasse. Ils savent déployer, pour attirer leurs frères sauvages, dès qu'ils approchent du but, une sagacité, une intelligence et une volonté extraordinaires. Au fur et à mesure qu'on avance vers le cul-de-sac, les rabatteurs deviennent plus nombreux, moins espacés entre eux ; les éléphants domestiqués sont portés en avant pour se faire flaire d'abord et se faire suivre ensuite. Le troupeau est proche ; chacun est à son poste, les hommes avec de longues piques acérées, les appeaux vivants surveillant l'horizon de leurs petits yeux, comprenant leur rôle, se préparant à la ruse et à la lutte. Et l'ouragan des bêtes épouvantées débouche dans la clairière. Elles se ruent sur la place, reniflent l'air de leur trompe, s'arrêtent soudain comme pour prendre une décision, saisies d'effroi devant tous ces hommes qui lèvent les bras et poussent des cris auxquels elles répondent par de formidables grognements. Le moment est terrible. Certains reconnaissent la ruse, semblent déposer les armes et se rendent à merci. Les éléphants domestiques sont prêts au combat et ils s'y lancent avec acharnement, arrivant toujours à maîtriser les récalcitrants. Alors se passent des luttes épiques, désespérées, dont la liberté est le prix. Des *mahouts* excitent les ardeurs de leurs bêtes, les poussent au centre du groupe, d'autres tendent des lacs, entravent les plus

dociles. La mêlée est indescriptible, et souvent plusieurs chasseurs restent sur le terrain, enlevés par les trompes vengeresses puis écrasés sous les énormes pieds, réduits en une épouvantable bouillie.

Ce moment de la lutte est certainement un des plus effrayants spectacle de chasse qui se puisse rêver. Les gigantesques bêtes, réduites à accepter le sort nouveau qui vient de leur être préparé, se rendent enfin et semblent accepter bien vite cette captivité contre laquelle elles ont lutté jusqu'au bout, suivant leur instinct, donnant ainsi la preuve d'une extraordinaire force de résistance. Il ne reste plus qu'à emmener les captifs, mornes, on pourrait presque dire silencieux, la trompe basse, tenus par des liens de fer attachés à une patte de derrière, entourés par leurs frères dont la trahison a causé leur perte et qui surveillent encore, jusqu'à destination, leurs moindres mouvements de révolte. Il ne faudra maintenant que quelques jours pour que la domestication soit un fait accompli, accepté avec un admirable sentiment d'impuissance par ces animaux qui sont l'image même de la force indomptable.

EMILE DESCHAMPS.

BANQUE VILLE-MARIE

Le rapport annuel de la banque Ville-Marie, que nous publions aujourd'hui, est un véritable éloge pour cette institution financière. Malgré l'époque défavorable que viennent de traverser les affaires, la banque n'a pas cessé de prospérer, et, par un véritable tour de force, a réussi encore à payer un dividende de six pour cent. D'un autre côté, les affaires semblent prendre une nouvelle tournure au Canada, aux Etats-Unis et en Angleterre : l'avenir s'annonce donc plus souriant, et la Banque l'attend pleine de confiance. Il va sans dire qu'un pareil succès est dû surtout à l'habileté et à la prudence des hommes d'affaires qui ont la tâche difficile de conduire les opérations de la banque Ville-Marie, et nous les en félicitons.

LE DIMANCHE

L'Eglise veut que le travailleur ait au moins un jour par semaine pour songer particulièrement à son âme, et ce jour de méditation est en même temps un jour de fête. Elle fait plus : elle ordonne que ce jour-là, riches et pauvres, ouvriers et patrons, grands et petits, viennent, confondus, dans la même enceinte, adorer le Dieu qui les traite en égaux.

Quand cette loi est observée, c'est la pratique fidèle de l'égalité et de la fraternité.

L'Eglise distribue à tous ces hommes réunis le pain de la même parole ; et que leur dit-elle ? qu'ils sont enfants d'un seul Dieu ; d'un seul père ; que ce père leur réserve d'éternelles récompenses ou d'éternelles punitions ; qu'il ne regarde pas à la splendeur du rang, mais à la splendeur de l'âme, et que l'âme du mendiant lui est plus précieuse que l'âme du prince, lorsqu'elle renferme plus de vertus. Elle dit que la grande vertu est l'amour, et que celui qui aime le mieux ses frères, celui-là est le saint : elle dit que le denier de la veuve est plus précieux que la fastueuse offrande du millionnaire : elle dit que Lazare est plus riche de ses plaies et de sa nudité qu'Epulon de sa pourpre et de ses trésors.

Le temps nous ôte nos passions ou rend ridicules celles qu'il nous laisse.—D. NISARD.